

Heureux qui comme Ulysse...

●●● **Raymond Voyat**, Paris
Ecrivain, traducteur

« Heureux qui, comme Ulysse, a fait un beau voyage. » Voilà l'étiquette que l'on souhaite voir accrochée au bagage de celui qui en revient. Le vers de Joachim du Bellay est à la fois sincère et teinté d'ironie, car le voyage ne sera beau qu'évoqué, une fois effacées les traces de fatigue et celles des soucis et des dangers au jour le jour de l'aventure.

L'errance d'Ulysse est le résultat d'un conflit entre les dieux, qui le dépasse tout en le plaçant à un niveau que son génie pratique transforme en valeur. Pour Homère, les pérégrinations de son héros ne sont que le long prélude à des retrouvailles entre époux. L'épopée y trouve son aboutissement. Et il y a contradiction fondamentale entre la frêle trière d'Ulysse et son foyer.

Si l'Odyssée finit ainsi, l'aventure vacancière fait partie pour l'homme moderne des évasions qui rendent plus supportable la vie quotidienne alourdie par le souci, l'incertitude et, pourquoi ne pas le dire, une certaine platitude. L'image numérique a remplacé la voix de l'aède et les surprises de l'itinéraire sont réduites à un parcours balisé, qu'une succession de photographies permet d'effectuer par anticipation. De plus, deux composantes manquent : d'abord le temps, puisque le voyage prévu est toujours chronométré, et ensuite le frisson de crainte et d'attente qui entraînait l'épopée d'une page à l'autre.

Dans l'œuvre d'Homère, seule la mort marquerait un dernier épisode, si l'intelligence du héros ne lui permettait pas de bloquer l'ambiguïté manichéiste des dieux. Et c'est bien vivant que le héros retrouve Pénélope. Aujourd'hui, grâce au voyageur ou au Net, la détente se réduit bien souvent à beaucoup de fatigue et à une vérification de la justesse de connaissances acquises.

De l'initiation à l'évasion

Depuis les temps immémoriaux, la migration fait partie de l'homme. Avec le développement de la culture - pourquoi pas dans les deux sens du mot -, c'est devenu une mise à l'épreuve et un ressourcement purificateur entrepris en solitaire ou en groupe. C'est au cours de son itinéraire dans les déserts du Moyen-Orient, sous la direction de Moïse, que le peuple juif a appris la transcendance sous le souffle de Yahvé. Dans le Japon ancien, la condamnation à l'exil d'un samouraï rival a été la source d'une foisonnante littérature du regret de la terre natale.

Les sages de l'Inde et les moines bouddhistes allaient de monastère en monastère, quêteant des réponses aux questions qui les dépassaient et que leurs frères en religion pouvaient les aider à trouver. Songeons à la spiritua-

essai

L'exil, le pèlerinage, la Voie, et maintenant les vacances, voilà différents aspects qu'il est intéressant de contraster. Les temps ont changé depuis Homère... Réflexions sur le voyage et les vacances, à l'heure de la mondialisation.

essai

lité hindoue, à la foi musulmane, et n'oublions pas les élans catholiques un peu partout dans le monde. Ces parcours motivés par le repentir et l'espérance donnent jusqu'à aujourd'hui sa signification à la Voie, dont le chemin est l'aspect pénible de la progression vers les lieux de vénération. On se met en route, sans être certain d'arriver et surtout de revenir.

Les migrations de masse à composante familiale existent toujours. Il suffit de penser aux millions de Chinois et de Japonais se rendant dans leur contrée d'origine pour resserrer les liens entre les vivants et honorer les défunts à l'occasion du Nouvel An ou de la Fête des morts. Le culte voué aux disparus permet ainsi de renouveler la dimension spirituelle de la terre du clan, dans ses structures sociales horizontales d'origine paysanne.

Mais revenons au voyage privé, plus prosaïque ! Dans l'Entre-deux-guerres, les congés payés sont venus se greffer sur les vacances scolaires, permettant une détente en famille, souvent dans les régions d'origine. On travaillait dur durant l'année et on n'avait guère de temps pour apprendre à vivre ensemble. Après la fin de la Deuxième Guerre mondiale, et grâce à un essor économique parallèle aux acquis sociopolitiques, l'utilisation du temps libre s'est diversifiée en poussant au-delà des limites psycho-géographiques sécurisées. La banalisation des coûts a favorisé un tourisme de masse prédateur et irrespectueux des terres visitées et des sensibilités locales.

Notre interprétation ludique du repos porte une grosse responsabilité dans cette évolution, qui ignore la nécessité d'un effort de l'approche de l'autre, mal connu ou victime d'un préjugé. De plus, notre indifférence et la superficialité de nos contacts créent une hostilité

sous-jacente et des tensions imprévisibles. Les temps ont changé, mais peuvent nous remettre sur la Voie.

Culte du corps

On pourrait dire que de nos jours les itinéraires vers le dolce farniente sont en réalité une laïcisation de démarches spirituelles par l'exaltation du corps, conscient ou non de ce qui l'entoure. Les plages de la Méditerranée, du Brésil ou de Bali sont psychologiquement aussi loin qu'il est possible des chemins du pèlerinage ou de l'exil, et pourtant elles en gardent la trace dans ce culte hédoniste.

Le tourisme moderne nie l'espace et le temps dans la glorification d'un espace-cliché de ciel radieux, de mers sans pollution, de sommets roboratifs et d'un temps-cliché d'une jeunesse même pas entamée par les seniors, clientèle particulièrement choyée des voyageurs. On profite de l'illusion d'être sans limites, puisqu'on a vaincu l'espace et le temps, fût-ce pendant ces jours de détente.

Comme les sirènes de l'Odyssée, les tentations chantent toutes les langues de nos périples. Et c'est un culte du corps qui se forme peu à peu, une sorte d'avatar de la spiritualité, parce que, même aujourd'hui, on a besoin de transposer l'expérience du chemin à un niveau supérieur.

Il y a au fond de tout itinéraire une foi qui persiste, et c'est une consolation. Il ne faut pas se moquer de ce culte, mais l'enrichir par le contact avec celui qui est le miroir de l'Autre. La mondialisation nous en donne le moyen en suscitant la prise de conscience de la différence dans la souffrance. Le voyage moderne, avec son culte du corps, a

quelque chose de poignant qui souligne les différences dans l'identité et l'identité dans la différence.

Evolutions probables

Cette mondialisation nous oblige à repenser notre environnement proche et lointain, car l'inflation de l'information situe le voyage dans un contexte où nous allons subir de plein fouet le choc d'une misère inimaginable, de migrations ethniques indignes, de débordements intégristes et de dévoiements politiques. Il est insupportable, par exemple, d'observer dans les médias des photos montrant un clandestin échoué sur un rivage de vacances avec, immédiatement derrière lui, un groupe de touristes vautrés sur le sable, mangeant, buvant et riant dans une totale indifférence. Pourtant ces messieurs-dames ont « mérité » leurs loisirs...

Il faut être réaliste et ne pas prêcher l'utopie de la fraternisation au ras du sable ou des pâquerettes. Ni le touriste ni probablement l'indigène ne le souhaite : manque de temps, de connaissances, mais aussi de respect. La charité est pénible des deux côtés : celui qui prend ses vacances veut se détendre et n'a que faire des grands enjeux psychosociaux et des idéaux fraternels et humanitaires ; et celui qui habite les lieux doit d'abord survivre aux conditions sur place.

Cela ne veut pas dire que le visiteur ne sera pas transformé par les impressions qu'il rapportera chez lui. Car de tout voyage, si bref soit-il, nous rentrons différents. Il peut déclencher un déclic, susciter une vocation, mais pour cela, il faut une disponibilité intérieure, une transformation personnelle, en un mot la Grâce. Paul sur le chemin de Damas...

Peut-être que le visiteur sera incité à repenser ses idéaux dans le cadre d'une mondialisation qui est sur le seuil de chez lui. Cela viendra sûrement, et de toute façon ce ne sera pas issu de la masse migratoire mais d'une vocation individuelle. La fraternisation est un apostolat qui engage la vie, pas les vacances. Ce qui ne nous empêche pas d'ouvrir les yeux et d'aiguiser notre conscience.

Le petit écran a concentré l'information dans une proximité spatiale et temporelle qui oblige aussi à tenir compte des dangers immédiats que présente le dépaysement : accidents, fréquentations douteuses, épidémies, désastres naturels, insécurité, drogue. Le danger existe partout et à chaque instant. Ce sont les proportions qui changent et aussi la perception de l'appartenance à une communauté puisque, en déplacement, on perd ses repères habituels. Ce qui présuppose une attitude responsable envers nous-même et l'autre. L'évolution sociale et la distension des liens familiaux ont peut-être contribué à la désaffection de la proximité au profit de l'aventure lointaine. La crise économique actuelle cependant est une occasion de redécouvrir son proche environnement, en touriste chez soi, ce qui permet de mêler les générations dans le cadre de nos campagnes et de resserrer des liens distendus. Un premier signe d'évolution. Ce serait probablement aussi un des sens du mot « heureux » qui ouvre le vers de du Bellay.

R. V.

essai